



Miguel (Javier Mendo) et Carmen (Laia Marull). PHOTO ALFAMA FILMS

●●● résidentiel comporte sa maison des horreurs. Par exemple, le tueur s'installe toujours dans des maisons construites à côté d'une autre selon une même disposition ; or, cet agencement n'a rien de très exceptionnel d'un point de vue architectural. Cet indice serait donc moins la preuve du caractère extraordinaire des crimes que de leur enracinement au cœur du banal, comme un simple petit détail inscrit dans le paysage mais indiscernable par un œil non initié. De même, comment savoir si l'étrangeté d'un voisin (généralement incarné par Teruyuki Kagawa, déjà vu chez Kurosawa dans *Tokyo Sonata* et *Shokuzai*) est pathétique ou inquiétante ? Le problème est de chercher à le savoir, d'essayer de comprendre ce petit accroc au cœur de la normalité qui pourrait bien être l'entrée d'un gouffre.

**Plaisir indécent.** *Creepy* s'échafaude à partir de cette tension entre l'atrocité et le familier, jusqu'à devenir littéralement cauchemardesque dans sa seconde partie. On ne racontera pas ce qui s'y déroule, ne serait-ce que parce que c'est le genre de scènes qu'on ne croit qu'en les voyant. Ou, plus exactement, qui jouent sur notre croyance de spectateur, qui font de notre regard la seule garantie de leur existence par ailleurs totalement invraisemblable. Kurosawa quitte alors les rives du hors-champ et de la litote pour nous plonger d'un coup sec dans un petit théâtre macabre et grotesque où l'effroi se mêle au rire. Pour cela, il ne s'embarrasse d'aucune explication matérielle ou psychologique des causes et des moyens (à chacun de les chercher, si ça lui chante) : il n'y a qu'à voir, qu'à assister à la représentation, qu'à se laisser sidérer. C'est d'autant plus troublant que notre posture de spectateur fait alors écho à celle des victimes, réduites à agir sous le joug d'une sorte de metteur en scène fou, soumises pour être soumises, sans que l'on ne puisse bien discerner ce qui relève de la tyrannie ou du choix. Car ce n'est pas l'assassin, le monstre, le Mal, qui est allé chercher ses victimes mais elles qui sont venues à lui, par une curiosité de plus en plus irrépressible pour un voisin intrigant ou par une attirance si forte pour le crime qu'on en a fait son métier. Il faut voir Takakura sourire en trouvant «*très intéressant*» ce que lui raconte une jeune fille dont la famille a disparu, avant de s'en excuser, conscient d'avoir éprouvé un plaisir indécent à l'écoute de ce témoignage douloureux : il est comme nous, qui aimons jouir de ces contes horribles. Ce sont donc bien Takakura et sa femme qui ont commencé par envahir le territoire de l'inquiétant Nishino et lui, d'une certaine façon, n'a fait que les plonger jusqu'aux tréfonds les plus extrêmes de leur désir d'inconnu et d'horreur. C'est alors notre propre désir de savoir et de voir, plus et toujours plus, que met en scène Kurosawa, notre besoin de nous abandonner à notre peur jusqu'à y trouver l'exact envers de notre quotidien, aussi terrifiant qu'irrésistible. ◀

**CREEPY** de KIYOSHI KUROSAWA avec Hidetoshi Nishijima, Yuko Takeuchi, Teruyuki Kagawa... 2h10.

## «La Madre», fils et vertu

**Alberto Morais fait le portrait tout en finesse d'un ado qui tente de subvenir aux besoins de sa mère indigente.**

Les bras glabres et minces de Miguel portent un monde qui ne lui offre rien excepté le devoir de rattraper les erreurs passées de sa mère, Carmen. Miguel a 14 ans : ses bras soulèvent trop, luttent trop, nettoient trop, payent trop. Son regard bleu s'entoure d'une mine endurcie, le masque sévère que l'on égrène en entassant les craintes et les responsabilités d'un adulte. Avec *la Madre*, son quatrième long métrage, Alberto Morais

dessine le portrait de ce jeune garçon (interprété par Javier Mendo) qui supplante l'autorité de sa mère (Laia Marull). Cette dernière vit à Sales, en Espagne, et n'a plus de travail. Elle a capitulé et s'est délestée de son empire maternel à coups de vols, disparitions épisodiques, trahisons, coups bas et ce on-ne-sait-encore-quoi dont les yeux caïds de Miguel se sont faits témoins. Avec entre leurs mains le minimum syndical, les deux tentent de vivre en dissimulant leur anémie financière aux services sociaux. Miguel ne veut pas retourner en foyer ; il trouve ses ressources là où il peut, acquiert les sandwich de ses camarades à l'école et vend à la sauvette des paquets de mouchoirs jetables au milieu de

transpirants automobilistes speedés qui klaxonnent tout leur saoul. Le réalisateur originaire de Valladolid n'en est pas à son premier récit qui mue les mêmes en adultes improvisés. Son précédent déjà, *Los chicos del puerto (les Gamins du port)* en 2013 avait pour trame l'histoire d'un vieillard qui confie à son petit-fils la mission d'aller déposer une veste militaire sur la tombe d'un défunt compagnon d'armes. Avec sa caméra portée, Alberto Morais se démarque en fagoteur d'images nettes et brutes, une facture sans fanfaronnade soulignant les pèlerinages de ses petites têtes qui ont pour exigence d'assumer leur rôle d'émancipés précoces.

«*Mais moi, je ne t'ai rien fait*», précise l'enfant à Bogdan, l'ancien amant de sa mère chez qui il doit se réfugier le temps que les services sociaux cessent de le chercher. Il encaisse injustement les rancœurs tournées vers la daronne, qui par une inévitable extension, l'atteignent aussi lui. Tout en réagissant en digne héritier les gestes de vol, lutte et autres tactiques de survie, Miguel fait ce qu'il peut pour se dissocier de la parentèle trop lourde à porter. Ce corps familial ankylosé n'est pas forcément le sien. De ses bras courbaturés d'individu qui doit grandir trop vite, il blackboule tout, enfance, mère, ennemis, rancunes, obstacles. On est tout autant chahuté. Le portrait farouche et agité du bambin qui porte tout ce qu'on lui a légué tend ses biceps pour nous secouer hors de nos méfiances anticipées.

JÉRÉMY PIETTE

**LA MADRE** d'ALBERTO MORAIS avec Javier Mendo, Laia Marull... 1h 27.

## «La Momie», molle resucée

**Tentant de prendre en marche le lucratif train de la franchise, les studios Universal et Tom Cruise déraillent complètement.**

Bienvenue dans l'ère du Grand N'importe Quoi («*Welcome in the Fuck You Era*» pour nos amis anglophones). Si l'on éprouve le besoin de se convaincre de la tournure à la fois minable, puérile et kamikaze de la course à la franchise qui s'est emparée des studios hollywoodiens sans qu'il ne reste bientôt plus d'oxygène pour autre chose, *la Momie* fixe à la fois un nouvel horizon de désastre et (peut-être) un cap limite obligeant au réveil des consciences et, soyons fou, à la révolte. Le studio Universal remplit déjà ses caisses enregistrees avec la franchise *Fast and Furious* mais quelques décideurs en mal de bingo fouillant dans les archives se sont dit que faute de Marvel (Disney) et de DC Comics (Warner), ils pouvaient réinjecter du sang neuf dans le catalogue des Universal Monsters ou Universal Horror qui firent florès des années 20 aux années 60. *Dracula*, *l'Homme invisible*, *le Fantôme de l'Opéra*, *l'Etrange Créateur du lac noir*, *la Chose surgie des ténèbres*,



Tom Cruise, héros par la bande. UNIVERSAL PICTURES

*le Fils de Frankenstein*, *Docteur Jekyll et Mister Hyde...* vont désormais réapparaître sous l'étiquette d'un «*Dark Universe*» dont *la Momie*, avec Tom Cruise, fait office de lever de rideau et séance inaugurale. Il n'aura échappé à aucun cinéphile tatillon que Brendan Fraser avait déjà aligné plusieurs *Momie* début 2000, donc l'urgence du remake n'était pas flagrante. Laminé par la critique aux Etats-Unis («*La Momie est le pire film de Tom Cruise de tous les temps*», s'enflamme entre autres David Ehrlich dans *IndieWire*), l'objet brasse dans un déferlement d'ef-

fets spéciaux numériques banalement hideux films d'aventure et de zombies, remplaçant la naïveté, le plaisir et l'innocence par la saccade grotesque des explosions de décors et numéros de clown-acrobate de la star de 54 ans (mais les gros plans revus au lifting numérique lui en donnent 25 de moins) harcelé sexuellement par Ahmanet, princesse de l'ancienne Egypte libérée du royaume des morts. Il faut voir Russell Crowe jouer le docteur Jekyll pour avoir une idée du niveau de déréliction d'un grand acteur dès lors qu'il se livre sans filet à ses choix hasardeux et à une industrie décrébrée. Ils sont six à se bousculer au générique en qualité de coscénaristes (David Koepp, Christopher McQuarrie, Dylan Kussman, etc.). On peut espérer qu'ils se haïssaient et que le script final est le compromis en loque de séances de travail à couteaux tirés où les pires idées des uns et des autres ont été retenues, au détriment des meilleures, afin de ne vexer personne. Flop au box-office en cours aux Etats-Unis. La première franchise mort-née ?

DIDIER PÉRON

**LA MOMIE** d'ALEX KURTZMAN avec Tom Cruise, Sofia Boutella, Annabelle Wallis... 1h 51.